

voulait dire : Lore, Johanna, Maud et moi. Maud, sur-le-champ, avait résolu de partir. Peut-être, au dernier instant, Edith souhaiterait-elle, malgré tout, lui dire adieu et la charger d'un message pour leur père et leur mère. En deux heures, nous étions prêts et sur la route de la gare.

Nous avions soigneusement caché à l'enfant le but et le motif de notre voyage. Elle les devina et, pendant toute sa durée, elle fut d'une gaieté insouciant que nous ne lui avions jamais vue, car elle la réservait pour les moments où elle s'échappait à la lingerie ou l'office.

— Pourquoi es-tu si gaie ? lui demandai-je.

— Eh bien ! parce que nous sommes en chemin de fer et que j'aime ça.

— Sais-tu où nous allons ?

— Non, répliqua-t-elle avec un sang-froid parfait. Johanna intervint, étonnée.

— Mais, Lore, vous m'avez dit vous-même que nous allions à Paris.

Je voulus savoir de qui elle le tenait. Il en résulta un interrogatoire en règle. Lore ripostait, me résistait et mettait au jour les idées, les réflexions les plus étranges. Maud et moi nous échangeions des regards stupéfaits. Impossible de suivre les pensées qui se chassaient l'une l'autre dans cette jeune cervelle. Et cette même enfant, qui saisissait tout si vite, qui avait l'intuition inexplicable de tant de choses, ne paraissait éprouver aucun contre-coup de l'angoisse que nous ressentions. Elle n'éprouvait pour nous aucune sympathie, ne songeait pas à nous ménager.

— Je crois vraiment que tu es gaie parce que tu nous vois triste, ta tante et moi, — lui dis-je.

Elle haussa les épaules et continua ses jeux dans le wagon. La nuit venue, elle s'endormit.

— Tu n'entends rien aux enfants, m'affirmait Maud. Ils sont d'autant plus gais que leur entourage est inquiet ou de maussade humeur. C'est une sorte d'attitude défensive, un besoin de repousser le fardeau qui pourrait venir à peser sur eux et contre lequel protesté leur être intime. Presque tous les enfants sont ainsi : observe-les.

Ma fidèle Maud ! Elle savait que rien sur terre ne pouvait m'être d'une plus grande consolation que ce mot : ton enfant est comme tous les autres ! Elle voulait me tranquilliser et elle y réussit.

Arrivés à Paris, nous descendîmes à l'hôtel du Louvre, à quelques pas du logement d'Edith.

Lorsque j'eus installé mes compagnes, je me préparai à ma pénible visite ; j'eus alors à subir une scène qui mit tout l'hôtel en rumeur. Lore courut après moi sur l'escalier, se cramponna à mes vêtements, criant qu'elle voulait aller avec moi chez sa maman. Sa maman était à Paris ; son grand-père,

sa grand'mère le lui avaient dit — elle mentait —, et ce n'était pas papa, oh ! non, pas lui, mais la petite Lore que sa maman voulait revoir !

Au milieu des témoignages de compassion d'un cercle de spectateurs attirés par le tapage, je parvins à la faire emporter de force dans sa chambre.

MARIE D'EBNER ESCHENBACH.

Traduit par M^{lle} CHEVALIER DE LA PETITE-RIVIÈRE.
(A suivre.)



UNE RÉPONSE DE M. LE CHEVALIER C.-W. GLUCK

A M. Claude Debussy, compositeur de musique
et critique musical du *Gil Blas*.

Si fait, Monsieur, votre lettre m'est parvenue ! Et puisque vous désiriez à la fois m'écrire et m'évoquer, je vous répons. Réponse hélas ! tardive, car les morts ne peuvent répondre qu'à l'automne, avec la complicité des premières feuilles jaunissantes. Trianon va revêtir la majesté plaintive de Dodone ; et le vieil Haydn voudrait y retoucher les *Saisons*... Les hautaines charmillés abritent nos âmes ; nous faisons cercle autour d'un Virgile amical, blanc poète harmonieux parmi ces fantômes poudrés : *his dantem jura Maronem*... Pour ma part, depuis Hoffmann, on m'évoque souvent ; sans parler de mon image qui trône au Musée de l'Opéra, moins fantastique, où vous serez un jour. Mais une évocation me semble inutile ; et, sans quitter le chœur muet des Ombres heureuses, je répons un peu tard à votre « lettre ouverte », datée du printemps.

Vous m'avez écrit, Monsieur, pour me faire savoir d'ici-bas que vous ne m'admirez point. A la bonne heure ! Et comme je vous sais gré de votre franchise ! Ceux que nous appelions, à la cour, les petits maîtres et qu'à la ville vous nommez les *snobs*, n'y mettraient vraiment pas tant de façons ! Ils diraient : « Le chevalier Gluck est mort, et Wagner l'a continué ; vive le grand Gluck ! »

Vous me respectez, dites-vous : c'est déjà fort méritoire à votre époque, à la fois irrévérencieuse et craintive, où le respect, dont on abuse, est en train de passer pour une erreur... Vous me respectez, mais vous ne m'aimez point : donc vous ne pouvez pas pleinement me comprendre ; il en serait de même, je crois, si nous retournions les rôles. J'aurais deviné que vous étiez sans amour pour la Muse qui m'inspirait. Aussi bien, malgré sa bonne foi, le critique musical épouse les rêveries du compositeur ; il est fatalement juge et partie ; ses jugements ne sont, comme vous-même les définissez avec une ironique modestie, que des « impressions » ; l'auteur qui se fait critique ne voit jamais, je le sais,

que son idéal. La poétique et le poète ne font qu'un. Par ailleurs, si le critique n'est pas musicien, sa judiciaire est enfantine. La critique musicale est, en vérité, la plus périlleuse de toutes. Et l'art, n'est-ce pas ? n'est pas moins difficile...

Vous excuserez, Monsieur, mon retard et ma concision. Je n'ai point à discuter, ni même à me défendre. Mon œuvre immortel parle pour moi. Ne voyez là qu'un trait nouveau de cet orgueil que mes adversaires me prêtaient... Mais, dans votre aversion pour mon art, je découvre un symptôme. Et je tiens à rectifier surtout quelques détails de votre réquisitoire poliment léger, vraiment français. J'admire votre indépendance, et je ne m'étonne guère de vos critiques. Je ne puis, toutefois, opposer un silence posthume à quelques uns de vos jeunes reproches, que votre autorité nouvelle accrédi-tera promptement auprès des *snobs* versatiles. Ils se diront : « Ah ! le pauvre chevalier ! Son soleil baisse : vous n'ignorez pas que Debussy le tient en médiocre estime?... » C'est ainsi qu'on écrit l'histoire. Quoique mort, je suis encore bouillant : la patience m'échappe. Excusez-moi !

Par exemple, vous m'appelez musicien de cour. Ma Muse divine n'aurait été qu'une servante pompeuse, à la sonnette d'une reine étrangère... Alors, comment se fait-il qu'une âme de feu comme celle de M^{lle} de Lespinasse ait brûlé d'amour pour mon *Orphée* ? Elle écrit à son favori du moment, M. de Guibert ou M. de Mora, je ne sais plus au juste (elle non plus, la pauvre Julie !) : « Mon ami, je sors d'*Orphée*... Il a amolli, il a calmé mon âme. J'ai répandu des larmes, mais elles étaient sans amertume ; ma douleur était douce... La musique a été inventée par un homme sensible qui avait à consoler des malheureux : quel baume bienfaisant que ces sons enchanteurs ! » Et, plus tard, avec l'adorable contradiction de la passion, qui ne change point d'avis sur mon œuvre : « Hier... j'étais si triste ! Je venais d'*Orphée*. Cette musique me rend folle, elle m'entraîne ; je ne puis plus manquer un jour : mon âme est avide de cette espèce de douleur... » Enfin, la grande dame se trahit : « Je vais sans cesse à *Orphée*, et j'y suis seule. Mardi encore, j'ai dit à mes amis que j'allais faire des visites et j'ai été m'enfermer dans une loge. » O mélancolie d'automne ! Je retrouve ses *Lettres* oubliées sur un banc verdâtre... Je n'ajouterai rien *pro domo* : l'ardente Lespinasse a plaidé pour moi. Mais n'oubliez point que mon royal *Orphée*, qui vous paraît froid, était contemporain des *Souffrances du jeune Werther* : de part et d'autre, ce fut l'étincelle attendue, l'orage désiré par les âmes lasses de la cour. L'air que vous appelez une romance (sans doute parce qu'il est en ut majeur) : *J'ai perdu mon Eurydice*... a bouleversé le cœur de Les-

pinasse ; elle voudrait entendre « dix fois par jour » cet air « qui la déchire » — l'amour est sans pitié, — cet air qui la fait jouir de tout ce qu'elle regrette — l'amour est aussi crédule qu'exigeant... — Niera-t-on maintenant que ma musique de luxe et d'apparat soit illuminée d'une flamme intérieure ?

Je gage que vous m'approuverez de n'avoir pas invoqué la voix de mes amis, car vous savez mieux que moi combien les amis des novateurs sont dangereux ! L'un ne voulait-il point « fonder une religion » avec un air de la première *Iphigénie* qui n'en peut mais ? L'autre ne m'accablait-il pas du pesant éloge d'avoir « créé la vérité dramatique », comme si le génie d'un seul, fût-il Homère, pouvait enfanter cette merveille ? Un autre appelle mon style de la « musique de géant » et le compare à la beauté grecque... Il est vrai que j'ai « retrouvé la douleur antique » ; mais l'amoureuse Lespinasse vient de vous prouver combien cette antique douleur était un « plaisir moderne ».

Entre nous, Monsieur, ne le répétez pas (cela compliquerait les choses), Piccinni, mon rival, était beaucoup plus *grec* que votre serviteur, puisque cet Italien se souciait, avant tout, du *bel canto* mélodieux et que son dédain de l'expression maintenait l'air dans toute l'intégrité de ses contours. Je voulus être *vrai* ; le maestro ne voulait qu'être *beau*, joli du moins... Je transformai la scène ; il soignait le chant... Je ne ranimerai pas, au demeurant, cette vaine querelle : *L'Anonyme de Vaugirard* et l'abbé Arnauld l'ont comprise, et connue beaucoup mieux que moi ; et, puisque vous voulez bien me renvoyer au *Gil Blas* du 2 février 1903, qui contient votre portrait flatté de Rameau, je me permets de vous signaler, en retour, un gros livre d'un M. Desnoireterres : on le dit fort savant ; je ne l'ai point lu, car on lit peu chez les Ombres. Comment les vivants font-ils pour tout lire ?

Au pathétique majestueux de mon art, vous préférez la délicatesse discrète de Rameau : c'est votre goût, et c'est affaire de tempérament ! A mon style Louis XVI, vous opposez sa grâce Louis XV, comme on oppose Racine à Corneille, Lesueur au Poussin ; mais rappelez-vous que ce Rameau, si français, que vous aimez tant, n'a pas été moins maltraité par les *Lullistes* qui lui faisaient absolument les mêmes reproches que la « mélodie » nous a faits. Un lyrique, non moins français, ne l'a-t-il pas caricaturé dans ces vers :

Distillateur d'accords baroques
Dont tant d'idiots sont férés...

Ses opéras étaient « bourrus », pour la rime ; sa musique semblait « difficile » ; et si le Beau, par hasard, « n'était que la simple nature », ce « grand homme » était fort « petit »... On a chansonné

Rameau. C'est l'histoire éternelle. Et M. Marmontel n'a pas dit autre chose de moi dans les vers d'ailleurs grossiers, de sa *Polymnie*. A ses yeux, je suis le jongleur de Bohême et l'Orphée allemand (*sic*); j'ai fait beugler les reines et les rois, j'ai fait hurler Clytemnestre et (pour la rime toujours) ronfler l'orchestre... J'ai mis le piédestal sur la scène et la statue parmi les violons. J'ai ramené le Chaos... Enfin, le coin du Roi, qui somnolait, s'est ému;

Et le parterre, éveillé d'un long somme,
Dans un grand bruit crut voir l'art d'un grand homme...

Vous, Monsieur, vous êtes un *Piccinniste* aussi; un *Piccinniste* imprévu, mais poli. Le grand bruit n'est pas votre affaire. Et rien de nouveau sous le soleil de la rampe! L'éclairage seul, dit-on, s'est perfectionné... Je n'ai, d'ailleurs, jamais renié l'héritage reçu de Rameau, de sa grâce grandiose. Mes partisans les moins déraisonnables m'ont envisagé comme un musicien français, et rien ne me demeure plus sacré que ce beau titre. Omettez mon nom germanique, et tout un chapitre de votre histoire musicale disparaît : la suite devient inexplicable, un abîme se creuse, et le bon Méhul semble un prodige...

Aussi me permettez-vous de protester avec la dernière énergie — comme diraient vos hommes d'Etat — contre l'accusation que vous ressuscitez contre moi d'avoir ouvert la porte au *Wagnérisme* — ces mots en *isme* ont paru complaire à l'oreille de vos dilettantes. — Entre Wagner et moi, rien de commun que des apparences et vous nous rapprochez quand même : est-ce parce que nous avons tous deux reçu le jour au-delà du Rhin? Parce que deux princesses autrichiennes ont favorisé nos ouvrages, l'une mon *Iphigénie*, l'autre son *Tannhäuser*, à quatre-vingt sept ans d'intervalle? Serait-ce à cause de nos écrits, de mes épîtres dédicatoires jetées sur le même rayon que ses brochures théoriques? Est-ce enfin, le souvenir des querelles d'Allemands que nous avons provoquées parmi les Parisiens divisés? Les germes du *Wagnérisme* résident si peu dans mon inspiration naturalisée française que Richard Wagner s'est toujours montré pour moi de la dernière injustice, m'accusant de n'avoir innové ni dans l'air, ni dans le récitatif, d'avoir maintenu le ballet pour plaire aux beaux yeux; Wagner s'est permis de retoucher mes œuvres, d'ajouter des morceaux entiers (j'en retrancherais plutôt, dans les siennes); il m'invoque, certes, dans ses *Ecrits* : mais vous savez ce que valent ces belles protestations dans un art où le dénigrement des confrères est le premier mot de la sagesse... Et, pour consolider son rêve, il rend visite à Beethoven, mais à moi, non pas!

Quand, à son tour, il est arrivé furieux dans le royaume de la Mort (puisque le génie n'en défend

point les rois de la pensée), il répondit à mon salut très froidement; et ce sont les anti-wagnériens qui m'ont toujours témoigné la déférence la plus vive : Berlioz d'abord, âme virgilienne égarée dans le tourbillon du siècle, héros sourcilleux comme son homonyme Hector, et chantre ému des *Troyens* fils de Vénus, Berlioz qui, sur la terre, ne pouvait se consoler de n'avoir pu me connaître et me presser sur son cœur; Schumann aussi, qui soutient que ma musique ne saurait vieillir; un peintre encore, nommé Delacroix; un jeune homme qui promettait, M. Tonnellé... bref, tous ceux que l'Évangile wagnérien n'a pas convertis : la preuve est-elle assez forte? Et je vous soumets mes sombres lumières, car on apprend beaucoup chez les morts!

Pourtant, Monsieur, je vous rends grâce : vous ne me sacrifiez pas à Wagner. C'est le grand point. Vous êtes un original, décidément! Que doivent penser de vous MM. les *Snobs*, en attendant de faire chorus? Ce monumental Wagner, en effet, ne le traitez-vous pas, avec la plus exquise impertinence, de grand entrepreneur de symboles, d'ensorceleur inhumain, d'ombre inquiétante et fuligineuse qui va s'effaçant du monde, en un mot de soleil couchant que vos contemporains ont pris naïvement pour une aurore? Et vous, Monsieur, qu'êtes-vous donc : une aube frioleuse ou la pâleur d'un soir mystique en face des incendies nuageux du couchant? Toujours est-il que vous condamnez « l'hystérie grandiloquente » des couples wagnériens et que vous vous rencontrez une fois avec le critique musical (?) de la *Revue des Deux-Mondes* pour définir le *Wagnérisme* un colosse dont il ne restera que des « ruines »...

Vous êtes, pour moi, beaucoup moins sévère : vous me reprochez seulement de n'être pas né musicien. Deux mots là-dessus pour finir! Wagner, voluptueux, vient de Mozart; ils italianisent à l'envi, tous deux mélodistes. Wagner disait : « La musique n'est que mélodie »; Mozart écrivait : « Je sais que, dans un opéra, il faut absolument que la poésie soit la fille obéissante de la musique... » C'était à Vienne, en 1781, à propos de l'*Enlèvement au Sérail*, que votre Opéra veut remonter. Ce mot doit vous réjouir, Monsieur le *Piccinniste*? Moi, j'ai dit justement tout le contraire, et c'est moi qui fus, sans le savoir, le wagnérien pur! Il fallait alors lutter contre la décadence italienne : j'exagérai quelque peu dans la forme, en rédigeant mes préfaces. Mon cher Berlioz lui-même me l'a fait bien voir. Et comme, dans un jour d'emportement, j'ai pu m'écrier : « Avant de mettre en musique un opéra, je ne fais qu'un vœu, celui d'oublier que je suis musicien », les pédants ont eu vite fait de retenir ce mot pour me comparer plus tard... à M. Ingres, moi, le passionné, le sanguin et l'Athénien romantique qui fléchissais le Tar-

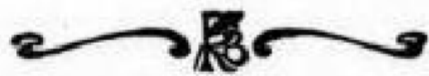
tare aux accents d'une Lyre ! Je fus, sans doute, autre chose et plus qu'un *musicien*, car je soutenais, par l'exemple et par le précepte, « qu'Armide furieuse ne peut pas chanter comme Armide enivrée d'amour » ; et j'ajoutai, pour *Alceste*, que je cherchais « à réduire la musique à sa véritable fonction, celle de seconder la poésie pour fortifier l'expression des sentiments et l'intérêt des situations, sans interrompre l'action, ni la refroidir par des ornements superflus... » J'ai vengé la loyauté dramatique. Mais les rapports du drame avec la musique, esclave ou reine, nous diviseraient trop... Les théories ne sont rien ; l'âme est tout.

Enfin, Monsieur, vous me préférez Mozart, qui ne m'oublie pas tant que vous croyez : à votre guise ! Et que votre « impression » s'exprime ! Toutefois, quand vous cherchez à concilier la libre musique avec un souci d'humanité, ne risquez-vous pas une contradiction ? Mais vous n'êtes pas logicien. Vous incriminez mon « ronron dramatique », et vous l'avez remplacé par un nouveau, plus monotone. Las du soleil couchant, vous invoquez la nuit. A défaut du souffle, vous exaltez le mystère ; et votre musique peureuse, dont l'écho parvient plus facilement jusqu'à nous, semble la plainte des feuilles errantes et le chuchotement silencieux des Ombres... En face de moi, l'aïeul, *cui mens diviniore atque os magna sonaturum*, vous semblez vouloir dire : *Paucio minora canamus !* Ma gloire est née de mon hymen tardif avec les filles radieuses des vieux Tragiques : voilà mes héroïnes, de préférence aux petites filles néogrecques, subtiles enfants d'une Grèce neigeuse...

Avec quoi, Monsieur, j'ai l'honneur, de trop loin, d'être, quand même, votre ancêtre.

Pour Copie terrestre et conforme :

RAYMOND BOUYER.



LA VALEUR DE L'AMOUR

Nous nous proposons de juger — assez rapidement — la valeur de l'amour, de déterminer sa place exacte parmi nos sentiments ; on recherchera si c'est chose rare et propre à nous remplir d'orgueil que d'aimer et d'être aimé ; nous nous demanderons ce que vaut l'amour pour le bonheur de l'individu. Ce sont problèmes vastes d'apparence et compliqués : ils sont néanmoins susceptibles d'un examen précis.

A première vue il est difficile de se prononcer sur la valeur de l'amour : le sujet est délicat et les opinions les plus contradictoires se donnent carrière. Il en est qui exaltent l'amour outre mesure : il serait le souverain bien, la seule raison de persévérer sur la terre. Certains se soucient peu de lui, ou le

méprisent. Mais ses croyants sont sans contredit l'immense majorité, et dire du mal de l'amour, c'est s'exposer aux représailles de ses fidèles, c'est avoir offensé un dieu. Qui que nous soyons, nous voulons être aimés ; la liste de nos bonnes fortunes, parfois truquée, enflée à plaisir, est soigneusement tenue à jour ; les succès d'amour récoltés de toutes mains sont ceux dont on paraît le plus fier. Voyez d'autre part : il n'est si mince jeune homme, et si dépourvu de charmes, qui n'ait des lettres de femmes à montrer ; personne qui, sur ce thème, ne dispose de longues confidences ; quand la conversation va de ce côté, notre seule crainte est que le récit d'autrui n'écrase le nôtre, que les trésors que nous allons produire à la lumière ne pâlissent à la comparaison. Ce bien si répandu se trouve avoir je ne sais quoi d'inaccessible ; on tremble de n'en avoir pas eu sa part ; l'amour remplit la vie et, en même temps, ne suffit à rien ; il comble notre orgueil et nous n'en demeurons pas moins, après comme avant, de pauvres personnages ; on affirme qu'il faut l'avoir connu, et quelques-uns furent grands, heureux, qui s'en sont passés. Voilà les points en litige.

I

Le sujet que nous traitons appellerait au préalable une définition de l'amour. Elle n'est cependant pas nécessaire. De tout temps on a disserté sur l'amour sans le définir. On s'entend là-dessus, et quand on aime, on n'a pas besoin de recourir à un dictionnaire pour s'assurer du bien-fondé de sa passion. Il est préférable de distinguer des degrés dans l'amour.

Il est un amour où l'on met toute son âme, où l'on s'engage pour la vie : c'est l'amour qu'on peut dire vrai, absolu, incomparable ; il suppose le don complet de deux êtres l'un à l'autre. Ce phénomène n'est point fréquent : il y faut une force passionnelle soutenue, et la présence d'un objet charmant capable d'entretenir en nous de durables transports.

Point à dédaigner, plus rapproché de nos moyens ordinaires, est l'amour qui est l'union de deux désirs accordés ensemble, un duo gentil, un murmure fuyant de paroles caressantes, dont le souvenir éphémère est délicieux au cœur. Enregistrons à la suite l'amour qui n'est point arrivé jusqu'à l'acte, qui n'a pas revêtu ses gestes spécifiques, mais qui a tenu dans un regard, un soupir, un serrement de mains ; ou plus éthéré encore, celui qui est le croisement subtil de deux pensées, le frôlement indéfinissable de deux âmes.

De quelque manière qu'il s'exprime, s'il a existé, ne fût-ce qu'un moment, nous reconnaissons l'amour (1) ; qu'il ait fait le bonheur ou le malheur

(1) Que l'amour puisse exister, ne fût-ce qu'un moment, et